Cahiers de l'ILSL, N°15, 2004, pp. 17 - 37

Représentations linguistiques des Nigériennes et des Nigériens

Fabrice ROUILLER

Université de Lausanne

D'un collectif de plus de 4500 individus interrogés entre mars 1999 et septembre 2000 dans tout le territoire de la République du Niger est présentée ici une synthèse des représentations linguistiques de Nigériens et de Nigériennes examinées à la loupe de leur langue première déclarée (ci-après L1). Leur répartition se présente dans le tableau ci-dessous :

L1	N=	Taux	Taux selon le recensement de 1988
fulfulde	1128	24.8%	9%
hausa	1393	30.7%	54%
kanuri	390	8.6%	3%
songhay-zarma	773	17%	25%
tamajaq	856	18.8%	8%
total	4544	100%	-

Il existe une forte corrélation entre l'appartenance ethnique et la langue première déclarées par les répondants. L'utilisation du terme « ethnie[1] » est certes critiquable et l'on peut aisément le remplacer par « population indigène » ou toute autre formulation plus moderne et politiquement plus correcte. Ce terme a toutefois été retenu par l'équipe de recherche composée de chercheurs occidentaux et africains afin de permettre le regroupement d'individus parlant la même langue[2].

1 Les termes équivalents dans les cinq langues nationales concernées sont :

- en fulfulde	*lenyol*	'ethnie, race'
- en hausa	*kabila*	'ethnie, race'
- en kanuri	*jirinum*	'ethnie'
- en songhay-zarma	*dumi*	'ethnie, race, origine'
- en tamajaq	*tawset*	'ethnie'

2 Après OLIVIER DE SARDAN (2000 : 78-79) sur une définition possible d'un « ensemble » songhay-zarma-dendi, on peut envisager l'extrapolation de ses propos qui peuvent concerner aussi les autres groupes « ethniques ». « On admettra donc que l'ensemble songhay-zarma-dendi n'est ni « évident », ni « naturel », et que l'affectation à cet ensemble ne va pas nécessairement de soi. Il faut donc « construire » cet ensemble, et en justifier tant l'existence que les contours.

Un premier problème se pose : nombre d'acteurs de cet ensemble, en particulier au niveau villageois, ne se disent spontanément eux-mêmes ni songhay, ni zarma, ni dendi (mais *kurtey, kaado, arma, koroboro, kumaate, wogo,* etc.). Et ils ne sont pas non plus désignés par les autres comme songhay, zarma ou dendi, dans celles des interactions quotidiennes qui recourent à un registre d'affectation « ethnique ». Il n'y a donc pas de nom unique, derrière lequel tous se reconnaîtraient, ni, au-delà, de « conscience d'appartenance » univoque et manifeste, fondatrice d'une identité collective partagée, irrécusable du point de vue des acteurs. Qu'est-ce que tous ces gens ont donc en commun qui nous permette, « malgré tout », de parler d'un ensemble songhay-zarma-dendi ?

La réponse est bien évidemment d'abord et surtout la langue. Ils parlent tous la même langue.

Ces oppositions entre groupes etniques coexistent d'ailleurs au sein de la population nigérienne et semblent jouer, aujourd'hui encore, un rôle important dans les rapports sociaux (liens de « parenté à plaisanterie[1] », préjugés sur tel ou tel groupe qui font prétendre, par exemple, que les Hausa ne parlent que leur langue, que l'accès au fulfulde est impossible aux personnes non autorisées...).

Des données générales, il appert que, parmi les cinq communautés visitées, plus de 90% des répondants affirment une correspondance très nette entre leur appartenance ethnique et leur L1 déclarées. Le tableau ci-après donne les scores obtenus pour les cinq groupes ethniques et les cinq langues reconnues comme L1 par les répondants :

Communauté	Langue	Score relatif	Score absolu
hausa	hausa	97%	1254 sur 1293
kanuri	kanuri	95%	385 sur 404
peule	fulfulde	96%	1117 sur 1163
songhay-zarma[2]	songhay-zarma	96%	717 sur 749
touarègue	tamajaq	91%	849 sur 929
total			4538

L1 des informateus regroupés par appartenance ethnique

En considérant les réponses données pour l'ethnie en fonction de la L1 déclarée, cette corrélation apparaît de manière encore plus forte, surtout au sein des trois minorités linguistiques. En effet, la quasi-totalité des répondants (99%) ayant prétendu parler le fulfulde, le kanuri et le tamajaq se réclament de l'ethnie qui leur correspond. Le rapport est cependant moins net pour les deux langues dominantes, le hausa (91%) et le songhay-zarma (93%). Il semble donc en gros que 10% de Nigériens affirment avoir le hausa ou le songhay-zarma pour L1 alors qu'ils se revendiquent d'un groupe ethnique différent. Cette situation n'est d'ailleurs pas surprenante si l'on songe aux habitants de la capitale, Niamey, mais aussi des autres grandes villes du pays, qui vivent dans de véritables foyers multilingues et qui ont dû et su trouver un moyen de communication commun. Sachant que, après CALVET (2001 : 65), « (...) la ville plurilingue intervient à la fois sur le statut et sur le corpus des langues, sur leurs fonctions et sur leur forme,

---

Certes les différences dialectales sont considérables, et l'intercompréhension entre Niamey et Tombouctou, Diré et Parakou, Djenné et Gaya, est loin d'être assurée. (...) »

1 Cf. KOMPAORE, Prosper. 1999. « La parenté à plaisanterie : une catharsis sociale au profit de la paix et de la cohésion sociales au Burkina Faso », in *Les grandes conférences du Ministère de la Communication et de la Culture*, Sankofa et Gurli, Ouagadougou, pp. 99-121 ; NYAMBA, André. 1999. « La problématique des alliances et des parentés à plaisanterie au Burkina Faso : historique, pratique et devenir », *Ibid.* pp. 73-91 ; TOPAN, Sanné Mohamed. 1999. « La parenté à plaisanterie ou Rakiiré - Sinagu - De - Tiraogu », *Ibid.* pp. 93-97.

2 Concernant la communauté de langue songhay-zarma, il s'agit ici d'un amalgame entre trois variétés du songhay-zarma, à savoir « le » songhay, « le » zarma et « le » dendi, cf. note 2, OLIVIER DE SARDAN.

qu'elle joue en quelque sorte un rôle de planificateur linguistique. ». En outre, des locuteurs présumés natifs du tamajaq et du fulfulde vivant dans des villages de la région de Zinder et qui ne parlent que la langue dominante, en l'occurrence le hausa, ne se sont pas sentis empêchés de se définir, respectivement, touaregs et peuls.

2. Caractères du multilinguisme nigérien

Par « langues secondes », il faut entendre « la ou les langues parlées en plus de la première langue apprise avec les parents durant l'enfance », selon la formulation de l'enquête, ceci en incitant les informateurs à dresser la liste de toutes les langues qu'ils prétendent parler, qu'elles soient considérées comme « nationales » ou non.

Les unilingues

Réponses à la question : « Parlez-vous d'autres langues ?

L1	N= Unilingues	Taux	N= Répondants	Taux
fulfulde	45	5%	1128	24.8%
hausa	564	56%	1393	30.7%
kanuri	49	5%	390	8.6%
songhay-zarma	256	26%	773	17%
tamajaq	87	9%	856	18.8%
total	1001	100%	4544	100%

Taux d'unilingues en relation avec l'échantillon

De l'échantillon général se dégagent 1001 individus, soit 22%, qui se disent unilingues : on dénombre 56% de hausaphones et 25% de songhay-zarmaphones natifs, alors qu'au sein des trois communautés minoritaires, seulement 13% de kanuriphones, 10% de tamajaquophones et 4% de fulfuldephones disent ne pas parler d'autres langues que la leur. Ce résultat concernant les locuteurs des deux langues majoritaires n'a rien de surprenant puisqu'ils ont un besoin bien moins vif que les autres de se faire comprendre dans un autre outil communicatif, vu les fonctions véhiculaires de leur langue. Les membres unilingues des trois minorités sont souvent des locuteurs de régions isolées et leurs besoins langagiers restent limités à l'espace familial et au village. D'ailleurs, si le taux de, au moins, bilinguisme se situe autour de 75% dans les petites villes et les villages, il est supérieur à 75% dans la capitale (87%) et dans les chefs-lieux des

régions administratives (79%) comme les villes d'Agadèz, de Dosso, de Diffa, de Maradi, de Tillabéri, de Tahoua et de Zinder.

Malgré le fait que le hausa soit fortement majoritaire, ses locuteurs natifs ne se révèlent pas aussi unilingues que le veut un préjugé courant au Niger. En effet, seulement 564 hausaphones sur les 1393 interrogés, soit 40%, disent ne parler qu'une seule langue. Examinés en fonction du lieu d'enquête, les résultats font éclater ce taux moyen. On trouve en effet environ 50% de hausaphones unilingues en zones à dominante hausa comme les régions d'Agadèz, de Dogondoutchi, de Maradi, de Tahoua et de Zinder. Les zones bilingues hausa/songhay-zarma (Filingué et Dosso) affichent un taux inférieur à 40%, de même que Diffa où le hausa se combine au kanuri. La capitale, Niamey, affiche un unilinguisme de 20% de la population hausaphone native, à l'instar de ses habitants songhay-zarmaphones. Ailleurs, les hausaphones font preuve d'une plus grande adaptation sociolinguistique puisque le taux d'unilinguisme se révèle bien inférieur à 10%, le hausa n'y étant pas majoritaire (Tillabéri, Say, Kollo). En outre, l'âge n'est pas sans incidence sur la propension à pratiquer une langue seconde puisque les répondants âgés de plus de 41 ans affichent un taux d'unilinguisme proche de 50% alors que les classes d'âge plus jeunes se rapprochent du taux communautaire de 40%, exception faite des jeunes adultes de 21 à 30 ans dont le taux se situe autour de 30%.

Les songhay-zarmaphones sont 33% (256 sur les 773 interrogés) à se déclarer unilingues. Si le taux communautaire est moins élevé que chez les hausaphones, on retient cependant que 21% (50 sur 234) d'entre eux semblent jouir, dans la capitale, d'une autosuffisance linguistique. Ce même taux se retrouve aussi dans des régions bilingues comme le Boboye, Dosso et Gaya, et atteint plus de 30% à Filingué. En zones à faible minorité hausa, comme Say et Kollo, toutes deux proches de la capitale, le taux atteint 40%, ainsi qu'à Tillabéri, vers l'ouest, le long du fleuve Niger, et même plus de 50% à Téra.

Enfin, les trois communautés minoritaires se sont déclarées le plus souvent, au moins, bilingues. En effet, sur les 49 kanuriphones qui disent ne pas parler d'autre langue (sur 390), 42 se retrouvent à Diffa. Les 87 tamajaquophones unilingues (sur 856) se rencontrent principalement à Agadèz où un tiers d'entre eux ne parlent que leur idiome. Seulement 45 fulfuldephones sur 1128 considèrent qu'ils ne parlent pas d'autre langue. Ces très faibles quantités ne permettent pas de mettre le doigt sur leur localisation tant les fluctuations de l'échantillonnage semblent déployer ici tous leurs effets.

En résumé, on retiendra que le kanuri et le tamajaq, considérés dans leurs espaces historiques et traditionnels, semblent satisfaire les besoins communicatifs d'une partie de leurs locuteurs natifs. Parmi les locuteurs du hausa et du songhay-zarma, les 20% d'unilingues vivant à Niamey appellent un examen plus complet : on rencontre le plus grand nombre d'unilingues parmi les personnes les plus âgées, la limite se situant autour de 40 ans. Elles sont moins mobiles que les jeunes et passent le plus souvent leur temps à la maison ou dans leur quartier, alors que les plus jeunes, travaillant et étant obligés de fréquenter au moins les marchés pour ravitailler leur famille, sont contraints de mettre à profit leur plus grande flexibilité linguistique. Enfin, les locuteurs natifs des deux langues véhiculaires laissent entrevoir une attitude identique, même si, en zones bilingues, les locuteurs du songhay-zarma semblent légèrement plus enclins à pratiquer une langue seconde (hausa ou français, on verra d'ailleurs plus loin leur attitude ambivalente vis-à-vis de ces deux langues).

Les multilingues

Réponses à la question : « Quelles autres langues parlez-vous ? »

Dans le tableau de la page suivante, il se dégage que les locuteurs du hausa, du fulfulde et du tamajaq se révèlent plutôt bilingues, ceux du songhay-zarma plutôt trilingues (pratique du français). Les kanuriphones représentent les plus nombreux quadrilingues interrogés.

De l'échantillon général, il se dégage que 62% des Nigériens et Nigériennes interrogés ont déclaré parler le hausa comme langue seconde. Le songhay-zarma, deuxième langue nationale vue selon le nombre de ses locuteurs, est considéré comme la (l'une des) langue(s) seconde(s) de 38% d'individus. Quant au français, langue officielle, 31% des répondants déclarent le maîtriser. Les trois langues minoritaires que sont le fulfulde, le kanuri et le tamajaq ne sont parlées que par 5 à 6% de locuteurs non natifs. Il appert donc très clairement que le multilinguisme au Niger s'organise autour de trois langues – deux langues nationales, majoritaires et véhiculaires, le hausa et le songhay-zarma, et une langue étrangère, officielle, le français – accompagnées de la langue première de chaque minorité concernée.

L1		bilingues	trilingues	quadrilingues	5 langues	6 langues	total
hausa 30.7% dans l'enquête	N=	502	235	75	17	-	829
	% ligne	60.6%	28.3%	9.0%	2.1%	-	100.0%
	% colonne	25.3%	22.0%	20.4%	15.9%	-	23.4%
	% total	14.2%	6.6%	2.1%	0.5%	-	23.4%
songhay-zarma 17% dans l'enquête	N=	215	200	67	28	7	517
	% ligne	41.6%	38.7%	13.0%	5.4%	1.4%	100.0%
	% colonne	10.9%	18.8%	18.3%	26.2%	31.8%	14.6%
	% total	6.1%	5.6%	1.9%	0.8%	0.2%	14.6%
fulfulde 24.8% dans l'enquête	N=	633	313	98	32	7	1083
	% ligne	58.4%	28.9%	9.0%	3.0%	0.6%	100.0%
	% colonne	32.0%	29.4%	26.7%	29.9%	31.8%	30.6%
	% total	17.9%	8.8%	2.8%	0.9%	0.2%	30.6%
kanuri 8.6% dans l'enquête	N=	144	111	63	17	6	341
	% ligne	42.2%	32.6%	18.5%	5.0%	1.8%	100.0%
	% colonne	7.3%	10.4%	17.2%	15.9%	27.3%	9.6%
	% total	4.1%	3.1%	1.8%	0.5%	0.2%	9.6%
tamajaq 18.8% dans l'enquête	N=	485	207	62	13	2	769
	% ligne	63.1%	26.9%	8.1%	1.7%	0.3%	100.0%
	% colonne	24.5%	19.4%	16.9%	12.1%	9.1%	21.7%
	% total	13.7%	5.8%	1.7%	0.4%	0.1%	21.7%
total	**N=**	**1981**	**1066**	**367**	**107**	**22**	**3543**
	% total	**55.9%**	**30.1%**	**10.4%**	**3.0%**	**0.6%**	**100.0%**

Taux de multilinguisme[1]

Le taux de multilinguisme des Nigériens n'est pas uniforme d'une communauté à l'autre et il est par conséquent indispensable de dégager les tendances « ethnolinguistiques » les plus saillantes. Si plus de 70% de songhay-zarmaphones natifs prétendent parler le hausa, les locuteurs natifs de ce dernier ne sont que 57% à déclarer parler le songhay-zarma comme langue seconde. Le hausa est la langue seconde la plus parlée dans tout le pays sauf dans le Boboye et les espaces au moins bilingues comme Dosso, Filingué et Niamey, où il est en compétition avec le songhay-zarma. Ce dernier rencontre, à Niamey, Dosso et Filingué, 60% des répondants non natifs qui disent le parler comme L2. Il atteint un pic de 73% dans le Boboye. Dans les zones strictement songhay-zarma, il connaît un taux bien moins élevé que celui rencontré par le hausa, là où il est majoritaire. Enfin, vers l'est, en zone hausaphone, 40% des répondants disent encore le pratiquer à Dogondoutchi.

Quant au français, les songhay-zarmaphones sont plus de 50% à déclarer le parler alors que tous les autres groupes se trouvent en dessous de cette limite : les hausaphones et kanuriphones sont plus ou moins 45% à en déclarer la pratique, les locuteurs du tamajaq ne sont que 20% et ceux du fulfulde 11%. L'accès à la langue officielle semble ici hiérarchisé : les songhay-

1 Le total de 3543 comprend aussi 2 locuteurs natifs du tubu bilingues + 2 arabophones natifs déclarant parler 4 langues. Ils ont été supprimés du tableau.

zarmaphones vivent, le plus souvent, dans ou près de la capitale, la ville nigérienne la plus « francophone » et où le taux de scolarisation est sensiblement plus élevé que dans le reste du pays (70% contre un petit peu plus de 20%), l'acquisition du français leur est donc plus facile. Il a en outre déjà été mis en évidence un attachement plus manifeste de la part des songhay-zarmaphones pour le français compris comme l'expression d'une forme d'insécurité linguistique, ceci en réaction à la suprématie numérique et fonctionnelle de la langue hausa (SINGY : 1999 et SINGY et ROUILLER : 2001). On peut aussi rappeler que l'ancien occupant français s'est appuyé essentiellement sur la communauté dite « zarma » et que cette situation historique a dû laisser ses traces dans non seulement l'imaginaire des Zarmas mais aussi dans leur attachement plus grand pour le français et l'école. Il convient aussi de rappeler que le pouvoir politique de la République du Niger a été durant longtemps majoritairement entre les mains de Zarmas ; il est dès lors relativement aisé de comprendre le lien pouvant être fait entre langue officielle et pouvoir. Par contre, les locuteurs du tamajaq et du fulfulde, à tradition (encore) fortement nomade, sont certainement moins nombreux à scolariser leurs enfants, même si des « écoles nomades » existent et permettent à ces populations de combiner leur mode de vie avec un parcours scolaire moderne. En fonction du lieu d'enquête, le taux de réponses données au français varie significativement. S'il est parlé par 44% des répondants à Niamey, dès que l'on quitte la capitale, le taux oscille entre 30 et 35% dans des zones comme Agadèz, Dosso, Tahoua, Téra et Tillabéri. Toutes les autres zones affichent un score inférieur à 30%, ce qui correspond, en gros, au taux national de scolarisation[1], mais sans jamais descendre plus bas que 19%.

Dans les détails, par communauté linguistique et par zone d'enquête

Les hausaphones

Parmi les locuteurs natifs du hausa qui prétendent parler, au moins, une seconde langue, le songhay-zarma a la préférence auprès de 474 informateurs sur 829, soit 57%. Le français reçoit 371 (45%) réponses et est suivi, loin derrière, par le fulfulde (90 individus), le kanuri (88) et le tamajaq (71), ce qui représente, pour chaque langue, un faible taux de 10%. Les plus nombreux à

1 Cf. *African Development, Indicators 2000*, The World Bank, Washington D.C., 2000, p. 396, citant le Household Priority Survey, *Enquête permanente de conjoncture économique et sociale*, 1995, qui estime à 21% le taux national de scolarisation de niveau primaire, dont 25% d'hommes et 16% de femmes : 20% et 10% en milieu rural, 54% et 45% en milieu urbain.

déclarer parler le songhay-zarma (taux supérieur à 90%) vivent dans les espaces à dominante songhay-zarma comme le département de Tillabéri mais aussi des zones au moins bilingues (hausa et songhay-zarma) comme Dosso et Filingué. A Niamey et Gaya, deux zones où les deux langues sont en contact permanent, ils sont encore 85% à en déclarer la pratique. En zone à dominante hausa, chez les hausaphones de Tahoua et de Maradi, plus de 30% déclarent parler le songhay-zarma. C'est aussi dans ces deux dernières régions que la pratique du français semble la plus forte (70%), alors que, dans la capitale, seuls 40% de hausaphones en reconnaissent la maîtrise. Pour les langues minoritaires, les contacts des populations représentent le facteur principal de leur acquisition. En effet, on trouve surtout des hausaphones parlant le fulfulde à Diffa et Say. Ceux qui parlent le tamajaq (56%) se retrouvent dans la région du nord du pays, à tradition tamajaquophone (Agadèz), alors que les zones de Filingué et de Tahoua ne comprennent que 15% de locuteurs du tamajaq en L2. Si le kanuri est parlé par 85% des hausaphones de la région de Diffa, ils ne sont plus que 20% à Zinder, ancienne capitale de la République du Niger fondée sur l'historique cité-Etat hausa de Damagaram. Diffa et le kanuri se révèlent donc influents sur les hausaphones natifs y vivant, comme si le kanuri avait un pouvoir assimilateur que les langues des autres régions du Niger ne connaissent que dans une bien plus faible mesure.

Les songhay-zarmaphones

Parmi les locuteurs du songhay-zarma, 517 disent pratiquer une langue seconde. Le hausa est parlé par 389 locuteurs du songhay-zarma, soit 75% de la strate. Il est plus spécifiquement parlé en zones bilingues comme Gaya (91%), Filingué (89%), Dosso (81%), Niamey (78%) et le Boboye (73%). La pratique du français est déclarée par 281 personnes sur 488, soit 58% des répondants. On constate des écarts vers le haut par rapport à ce taux à Dosso, Kollo et Téra, et vers le bas dans le Boboye, à Filingué, Gaya, et Tillabéri. Le fulfulde est déclaré parlé par 72 personnes, soit près de 15%.

Les fulfuldephones

Parmi les fulfuldephones, 1083 individus disent parler au moins une autre langue que la leur, soit 96%, dont 790 (73%) disent parler le hausa, particulièrement à Agadèz, Dogondoutchi, Maradi, Tahoua et Zinder où le taux atteint 100%. Ensuite, on rencontre à Gaya un taux de 95.8%, à Diffa 91.9%, à Filingué 67.2%, à Niamey 61.8%, à Dosso et dans le Boboye 45%. Le songhay-

zarma est parlé par 493 (46%) fulfuldephones, dans les zones « historiquement » songhay-zarma mais aussi dans les zones bilingues (hausa et songhay-zarma). Le français est parlé par très peu de fulfuldephones (124 soit 11%), mais les zones de Boboye, Filingué, Téra, Tahoua affichent un score de 20%. Le tamajaq (113 soit 10%) est parlé là où il y a cohabitation, de même pour le kanuri (104 soit 10%) : 68.5% à Diffa mais seulement 11.8% à Zinder.

Les kanuriphones

Le hausa est parlé par la totalité des kanuriphones interrogés à Niamey (144) et dans la région de Zinder (113), alors que 91% d'entre eux (75 sur 82) en déclarent la maîtrise dans la région de Diffa, ceci s'expliquant, en partie, par le taux notable de hausaphones y parlant le kanuri. La pratique du français varie de manière importante entre les régions : les kanuriphones de Niamey sont 70% (101 individus) à déclarer le parler, contre 34% (28) à Diffa et 26% (29) à Zinder. Le songhay-zarma est parlé par 50% des kanuriphones interrogés à Niamey, et plus particulièrement par les femmes. Quant au fulfulde, près de 20% ont déclaré le parler à Diffa (15 sur 82), ce qui, malgré la faiblesse des quantités, rejoint ce qui a été dit plus haut de la pratique du kanuri par les fulfuldephones.

Les tamajaquophones

Parmi les 856 tamajaquophones interrogés, 769, soit 90%, se déclarent au moins bilingues et 622 disent parler le hausa. La totalité d'entre eux le parle dans les régions hausaphones : Agadèz, Maradi, Tahoua et Zinder. Si à Filingué ils sont encore 73% à le parler, la capitale ne compte que 68% de tamajaquophones pratiquant le hausa. 261 déclarent la pratique du songhay-zarma dans les zones songhay-zarma mais de manière bien moins sensible qu'en ce qui concerne le hausa. Parmi les locuteurs du tamajaq, 154 disent pratiquer le français, plus du tiers se retrouvent à Agadèz et Tillabéri mais seulement 1 sur 5 à Niamey, Tahoua et Téra. Il semble donc que, chez les Touaregs, la zone d'Agadèz est véritablement un espace dans lequel ils exercent le plus leur bilinguisme, suivi de la ville de Niamey, de la zone de Tahoua et, enfin, de Zinder.

Sphères d'usages

Réponses aux questions :

« Quelles sont les langues que vous parlez en famille ? »

« Quelles sont les langues que vous parlez avec les amis ? »

« Quelles sont les langues que vous parlez au marché ? »

Le panorama sur les pratiques linguistiques déclarées des Nigériens et Nigériennes sera utilement complété par quelques sphères d'usage. En famille, chacun et chacune a déclaré parler sa propre langue de manière presque systématique. Cependant, on relève une tendance plus marquée parmi les kanuriphones et tamajaquophones natifs à prétendre pratiquer une autre langue dans le cercle familial. Ces deux communautés linguistiques se distinguent des autres aussi dans la communication avec leurs amis. Si les hausaphones, songhay-zarmaphones et fulfuldephones semblent utiliser leur propre idiome à plus de 90% dans un cercle amical, ces deux communautés se situent en dessous de cette limite. Le marché, troisième sphère d'usage retenue, est le siège véritable des deux langues majoritaires nigériennes même si les trois minorités disent aussi utiliser leur langue dans leurs relations commerciales. Cependant, les kanuriphones ne sont que 44% à déclarer utiliser leur langue pour négocier alors que les autres groupes dépassent allègrement 50%. Mais « en fait le marché ne produit pas les langues véhiculaires, il les révèle. » (CALVET 2001 : 61), il y a ainsi fort à parier que d'autres sphères d'usage voient l'émergence des deux véhiculaires (on pourrait, par exemple, penser aux langues utilisées sur le chemin de la mosquée ou sur celui du marché).

3. Les langues pour prier

Réponses aux questions :

« Quelle(s) langue(s) voulez-vous utiliser pour prier en dehors de l'arabe ? »

« Dans quelle(s) langue(s) ne voudriez-vous pas prier ? »

Avant tout, il convient de relever que la pratique de l'arabe, langue religieuse souvent choisie pour l'école nigérienne, on le verra, n'est déclarée que par 5% des répondants. Il n'est pratiquement pas utilisé ni dans le cercle familial ni dans les relations sociales et économiques. Ceci étant dit, un examen des données révèle que même si la quasi-totalité des Nigériens et Nigériennes interrogés se définissent comme musulmans, chacun considère son propre

idiome tout à fait adapté à la prière. Les kanuriphones et tamajaquophones se démarquent cependant des autres puisque la confiance qu'ils manifestent en leur langue est exprimée plus timidement. Ils sont aussi plus enclins à choisir le hausa comme langue de prière. D'une manière tout aussi significative, ils sont bien plus nombreux à privilégier l'arabe. Le libellé de la question visait bien un choix en dehors de l'arabe, mais il semble qu'il a été ici plus difficile aux kanuriphones et tamajaquophones d'accepter l'idée qu'on puisse émettre le désir de prier dans un idiome non coranique. Les fulfuldephones, à l'instar des locuteurs des deux « grandes » langues, restent, quant à eux, assez fidèles à leur langue qu'ils considèrent tout à fait convenable pour assumer une fonction religieuse.

La religion étant un fait social très fort au Niger et afin de mieux cerner l'imaginaire linguistique de la population nigérienne, il a aussi été demandé aux informateurs de déterminer les langues qu'ils rejettent de manière catégorique pour prier. Le français est une langue rejetée par 16% (421) des répondants. Parmi ceux-ci, les locuteurs du kanuri et du fulfulde ne sont que 6% à le rejeter et ceux du tamajaq sont relativement proches du taux général. Par contre, les locuteurs du hausa (22%) et ceux du songhay-zarma (28%) sont les plus nombreux à ne pas vouloir de la langue officielle pour prier, car, selon leurs dires, le français est perçu comme la langue des chrétiens. Une insécurité linguistique manifeste semble caractériser ici les songhay-zarmaphones, dont plus d'un quart rejette le français pour la prière, alors que 64% d'entre eux le plébiscite pour l'enseignement public au Niger. Les trois minorités rejettent à près de 50% toutes les langues inconnues, ce que font dans une bien moindre mesure les hausaphones et les songhay-zarmaphones, sachant que les prêches sont souvent prononcées dans l'une des deux langues véhiculaires. Enfin, les hausaphones (35%) manifestent une plus nette tendance à rejeter la langue songhay-zarma que les locuteurs de cette dernière (14%) le hausa. En bref, à part un hausaphone sur trois qui semble rejeter l'autre langue véhiculaire, certainement plus pour des raisons liées à la politique récente qu'ethniques, les répondants manifestent rarement le souci d'écarter la langue de l'autre, mais plutôt celles qu'ils ne comprennent pas.

4. Les langues souhaitées pour l'enseignement

Réponses à la question :

« Dans quelle(s) langue(s) voudriez-vous qu'on enseigne à vos enfants ? »

Le français est la langue choisie pour l'enseignement par 44% des répondants. Ce sont les songhay-zarmaphones qui affichent le plus fort attachement pour la langue officielle à hauteur de 64%. Ils sont d'ailleurs, on l'a vu ci-dessus, les plus nombreux à déclarer le parler. Ils sont suivis

des kanuriphones (51%) puis des hausaphones (45%) et à un même niveau des fulfuldephones et tamajaquophones (35%). Le français, promettant encore maintenant – au moins dans l'imaginaire collectif des Nigériens et des Nigériennes – une amélioration de statut socio-économique, n'est cependant pas la seule langue retenue. En effet, dans une même proportion, on manifeste aussi sa préférence pour l'arabe. Les locuteurs du songhay-zarma semblent plus enclins que les autres à le choisir comme langue d'enseignement. Se vérifie une fois de plus la réaction de méfiance des songhay-zarmaphones envers le hausa, privilégiant à la fois le français et l'arabe pour ne pas choisir la langue numériquement dominante. Les répondants n'ont cependant pas totalement ôté à leur langue toute valeur éducative car plus de 50% de hausaphones et de fulfuldephones accordent leur confiance à leur propre langue, les autres se situant autour de 40%. Si le multilinguisme déclaré des répondants met en compétition le hausa, le songhay-zarma et le français, l'école devrait idéalement, ceci pour satisfaire les populations, proposer un enseignement autant dans la L1 de chaque enfant, qu'en français et en arabe. Les raisons invoquées sont d'ailleurs assez révélatrices : « si mon enfant ne réussit pas en ayant appris le français à l'école, il pourra toujours améliorer sa situation par la religion » ou encore « mon enfant peut assurer sa vie sur terre et celle dans l'au-delà ».

5. Le discours d'une autorité : quelles langues sont désirées ?

Réponses à la question :

« Si le Président, le Préfet, ou le Sous-préfet tient un discours dans votre localité dans quelle(s) langue(s) aimeriez-vous qu'il s'adresse à vous ? »

Chacun et chacune aspire à comprendre le discours d'une autorité régionale (Préfet, Sous-préfet) ou nationale (Président de la République) en contact direct avec les populations, il n'est donc pas étonnant que les répondants privilégient leur L1. Cette tendance très nette est cependant moins marquée parmi les kanuriphones et tamajaquophones. Environ 20% des locuteurs non natifs accepteraient un discours en hausa, mais les Kanuris sont cependant bien plus nombreux à accueillir l'idée d'un discours officiel dans la langue dominante (37%). Seulement un peu plus de 10% des répondants souhaiteraient continuer à recevoir les messages des autorités en français sauf les fulfuldephones et tamajaquophones qui rejettent de manière bien tranchée la seule langue officielle. On peut lier cette réaction au fait, on l'a vu ci-dessus, qu'ils sont les moins nombreux à déclarer la pratique du français.

6. Les Nigériens et les Nigériennes et les langues de leurs institutions : parlement, justice et administration

Réponses aux questions :

« Dans quelle(s) langue(s) aimeriez-vous voir les députés débattre à l'Assemblée Nationale ? »

« Dans quelle(s) langue(s) aimeriez-vous qu'on rende les jugements ? »

« Dans quelle(s) langue(s) voulez-vous être servi dans l'administration ? »

La même tendance forte qui caractérise la plupart des répondants se retrouve ici : on souhaite que sa langue propre soit utilisée au parlement national plus par souci de compréhension que de réelle représentation, ainsi qu'en justice afin, dit-on, de bien comprendre les propos tenus dans un tribunal. Le jargon juridique n'étant pas forcément accessible facilement à un locuteur francophone natif non-initié, l'attitude exprimée par les répondants n'a ici rien de bien surprenant. Dans l'administration, même si le souhait de sa langue propre est un peu moins fort, il reste globalement majoritaire ; le visiteur occidental peut d'ailleurs être surpris de la vitalité de l'usage des langues locales dans les bureaux nigériens, ceci à tous les niveaux, de la petite réception ouverte à tous au cabinet d'un ministre.

Le français est systématiquement rejeté par les locuteurs des deux communautés à tradition nomade dans les trois domaines, même si la seule langue écrite des documents administratifs reçoit légèrement plus de leurs voix. En ce qui concerne la langue officielle toujours, les répondants sont globalement 15% à la choisir comme langue parlementaire, 10% pour ce qui touche à la justice, mais 24% pour l'administration et son caractère écrit. Si les nomades la rejettent, les locuteurs du hausa, du songhay-zarma et du kanuri la choisissent à hauteur de plus de 30% pour les tâches de l'Etat. Ce même taux vaut pour les débats parlementaires chez les songhay-zarmaphones alors que les locuteurs du hausa et du kanuri ne sont ici que 20% à la plébisciter.

Si 40% de songhay-zarmaphones acceptent l'idée d'un parlement fonctionnant en hausa, les locuteurs de celui-ci ne sont que 20% à souhaiter la deuxième langue véhiculaire pour les débats politiques. Au parlement toujours, le hausa remporte systématiquement plus de voix que le songhay-zarma, et spécialement auprès de 38% de kanuriphones. Les langues souhaitées en justice et dans l'administration révèlent cette même attitude timidement favorable aux deux langues véhiculaires en relevant quand même quelques légères variations.

De ces trois indicateurs on retiendra l'importance accordée au français dans un domaine comme l'administration où il est utilisé avant tout sous sa forme écrite, alors que dans des domaines où l'oralité prédomine, les langues locales semblent pouvoir rendre bien plus de services.

7. Rédaction des papiers d'état civil

Réponses aux questions :

« Dans quelle(s) langue(s) voulez-vous voir votre acte de naissance rédigé ? »

« Dans quelle(s) langue(s) voulez-vous voir votre carte d'identité rédigée ? »

Aucune différence significative n'est apparue dans les réponses données pour l'acte de naissance, document avant tout d'usage national, et la carte d'identité, document à la fois national et international, les Nigériens et Nigériennes pouvant se déplacer dans toute l'Afrique de l'Ouest avec ce simple document en vertu d'accords douaniers (espace CDEAO). Cette absence d'opposition permet une présentation conjointe des résultats, contrairement à ce qui avait été pressenti au début de l'enquête. Le français a rencontré ici le meilleur score. Langue internationale pour les répondants, ils sont plus de 45% à le choisir. Cependant, les fulfuldephones et tamajaquophones l'ont à nouveau beaucoup moins bien accueilli. Parmi les raisons évoquées, les membres de ces deux communautés minoritaires à tradition nomade ont souvent affirmé un attachement pour leur langue qui fait intimement partie de leur identité, du patrimoine culturel qu'ils ont hérité et qu'ils veulent transmettre aux nouvelles générations. Ils souhaitent ainsi, et plus que les autres, l'utilisation de leur langue propre pour l'établissement de papiers officiels mais individuels. En outre, quelques tamajaquophones ont rappelé l'existence d'un alphabet propre, le *tifinagh*, permettant de transcrire leur langue depuis plusieurs siècles. Néanmoins, chacun a à nouveau privilégié sa langue mais de manière moins sensible que dans d'autres secteurs. Le français n'a pas seulement le côté pratique d'être une langue internationale qui facilite le passage des frontières. Rares sont les Nigériens et Nigériennes qui voyagent uniquement pour le plaisir. L'exode est avant tout économique et les mentions en français sur une carte d'identité peuvent être perçues comme une preuve de la connaissance de la langue véhiculaire de la région d'accueil, notamment en Côte d'Ivoire et dans les ports du Bénin et du Togo où l'activité économique plus grouillante attire de nombreux migrants, souvent saisonniers. La maîtrise du français ne peut que faciliter leurs contacts professionnels.

8. Les Nigériens et leurs médias audiovisuels

Réponses aux questions :

« Quelle(s) langue(s) aimeriez-vous qu'on utilise à la radio ? »

« Quelle(s) langue(s) aimeriez-vous qu'on utilise à la télévision ? »

Aucune différence significative n'est apparue dans les langues choisies respectivement pour la radio et la télévision par conséquent sera fait ici un amalgame entre ces deux médias alors qu'il avait été considéré pertinent de les dissocier en début de recherche, la radio étant le médium diffusé sur presque tout le territoire national et écouté de manière très fidèle alors que la télévision publique se perçoit surtout dans les villes et les zones proches et qu'il existe bon nombre de villages plus ou moins reculés qui ne reçoivent pas (encore) d'images cathodiques. A nouveau, chacun privilégie sa langue à plus de 85%, le besoin de comprendre les messages étant ainsi immédiatement satisfait. Les fulfuldephones et hausaphones manifestent cependant une tendance plus marquée que les autres. Les songhay-zarmaphones quant à eux sont plus enclins à ne pas pouvoir exprimer de choix mais aussi à retenir toutes les langues nationales pour satisfaire les besoins communicatifs de tout le monde. Ne manifestent-ils pas une fois de plus une forme de rejet de la langue dominante, le hausa, qu'ils expriment indirectement ici ? Ils sont aussi beaucoup plus nombreux, pas loin de 30%, à choisir le français comme langue des médias, alors que, concernant le choix de la langue officielle, les hausaphones le retiennent à hauteur de 22%, les kanuriphones de 16% ; les fulfuldephones et tamajaquophones le rejettent massivement puisqu'ils ne sont que 6% à avoir choisi le français parmi d'autres langues. Les locuteurs du hausa et du songhay-zarma s'opposent de manière très nette dans le choix de la langue de l'autre. En effet, si seulement un quart (25%) des hausaphones accepterait le songhay-zarma comme langue des médias, les locuteurs de cette dernière sont 44% à accueillir favorablement des émissions en hausa. Ce constat conduit à nuancer ce qui a été dit plus haut des songhay-zarmaphones, mais aussi à le compléter. L'insécurité linguistique au sens de SINGY (1996), ou plutôt inter-linguistique ici, n'est-elle pas un va-et-vient entre valorisation et sentiment dépréciatif de sa variété, ici de sa langue, une sorte de relation d'amour et de haine ? Parmi les minorités, les kanuriphones accepteraient une des deux langues majoritaires bien plus que les fulfuldephones ; quant aux locuteurs du tamajaq, ils ne sont que 30% à vouloir l'une de ces deux langues.

9. Désirs linguistiques absolus

Réponses à la question :

« Imaginez qu'un matin vous vous réveillez sans parler aucune langue. On vous propose alors une pilule magique qui vous permet de parler une langue et une seule. Laquelle choisissez-vous ? »

Après avoir obtenu une première réponse, l'enquêteur poursuit :

« Un deuxième comprimé vous permet de parler une deuxième langue. Laquelle choisissez-vous ? »

Et finalement :

« En prenant un troisième cachet vous permettant de parler une troisième langue, laquelle choisiriez-vous ? »

Les réponses ont donné 359 combinaisons de langues différentes, en comptabilisant aussi celles où seulement deux choix ont été exprimés au lieu des trois attendus et celles où le choix ne s'est porté que sur une langue, généralement la langue première (200 individus). Les quantités de chaque combinaison sont faibles mais les tendances dégagées correspondent à ce qui a pu être dit ci-avant concernant les choix effectués dans un certain nombre de domaines de la vie au Niger. Les trois combinaisons les plus fréquentes sont les suivantes :

1. hausa – français – songhay-zarma. Combinaison choisie par 118 individus pour la plupart de L1 hausa.
2. hausa – arabe – français, par 113 répondants natifs du hausa.
3. songhay-zarma – hausa – français, par 101 personnes, pour la plupart songhay-zarmaphones.

Deux de ces trois combinaisons sont parfaitement cohérentes avec ce qui a pu être constaté sur l'attitude générale d'attachement à sa langue première, mais aussi de pragmatisme visant à vouloir s'approprier les moyens de communication considérés comme les plus pratiques, à savoir l'autre langue véhiculaire et la langue officielle. Toutes les autres combinaisons comportent moins de 100 réponses et seront présentées ci-après de manière groupée. Quant au français, la première place lui a été accordée par 225 personnes, la combinaison la plus fréquente, *français-hausa-songhay-zarma*, ayant été données par 30 individus dont 25 de L1 hausa.

Les combinaisons les plus courantes correspondent aux schémas suivants :

1.	langue première – langue religieuse – langue officielle	286	
	langue première – langue officielle – langue religieuse	175	
		461	10% de l'échantillon

Les kanuriphones se démarquent des autres en étant les moins nombreux à privilégier cette combinaison. On retiendra ici que le choix de langue religieuse passe avant celui de la langue officielle.

2.	langue première – langue religieuse – 1 langue véhiculaire	295	
	langue première – 1 langue véhiculaire – langue religieuse	278	
		473	10% de l'échantillon

Par langue véhiculaire, on entend indifféremment le hausa ou le songhay-zarma, mais le premier reçoit systématiquement une nette préférence. Une fois de plus, les kanuriphones se démarquent des autres en ne choisissant jamais le songhay-zarma. On rencontre aussi un peu plus de hausaphones qui choisissent le songhay-zarma en troisième position que ne le font les songhay-zarmaphones envers le hausa.

3.	langue première – langue officielle – 1 langue véhiculaire	306	
	langue première – 1 langue véhiculaire – langue officielle	480	
		786	17% de l'échantillon

4.	langue première – 1 langue véhiculaire – 1 langue véhiculaire		265	6% de l'échantillon
	fulfulde	hausa	songhay-zarma	88
		songhay-zarma	hausa	78
	kanuri	hausa	songhay-zarma	25
		songhay-zarma	hausa	4
	tamajaq	hausa	songhay-zarma	38
		songhay-zarma	hausa	32

Cas de l'arabe

Un traitement particulier doit être apporté à l'arabe, langue religieuse, d'une part pour mesurer à quel point celui-ci correspond véritablement à des désirs conscients des Nigériens et Nigériennes et, d'autre part, car il a semblé aux équipes d'enquêteurs que les questions touchant aux langues de la religion étaient véritablement taboues au Niger.

	pilule 1	pilule 2	pilule 3
fulfulde	11%	18%	14%
hausa	14%	22%	15%
kanuri	20%	14%	11%
songhay-zarma	12%	16%	12%
tamajaq	21%	20%	16%
total	15.6%	18%	13.6%

Choix de l'arabe

Comme premier choix absolu, l'arabe est choisi par 16% de l'échantillon total. Les plus fervents défenseurs de la langue religieuse sont les tamajaquophones et kanuriphones (1 sur 5). Les moins favorables sont les jeunes fulfuldephones et tamajaquophones. Chez les kanuriphones, ce sont les personnes de plus de 40 ans et, chez les hausaphones et songhay-zarmaphones, ce sont les individus âgés de plus de 50 ans qui choisissent le moins l'arabe pour langue première. Le deuxième choix absolu dresse une limite assez claire à partir de l'âge de 30 ans, les plus jeunes étant bien moins attirés par l'arabe. Parmi les songhay-zarmaphones et kanuriphones de moins de 20 ans, le score se révèle bien en dessous de celui établi pour l'échantillon puisqu'il ne dépasse pas 10%. Il est généralement en compétition avec le français, la langue première ou une des deux langues véhiculaires. Le troisième choix révèle que le taux général de 13.6% se retrouve dans chaque communauté linguistique, sans variation très importante.

L'arabe est cité en premier choix par 712 personnes (15.6%). Figurent ci-après les configurations les plus courantes :

1. langue religieuse – langue première – langue officielle 123
2. langue religieuse – langue officielle – langue première 29
3. langue religieuse – langue première – langue véhiculaire 393

En outre, l'arabe est le seul choix retenu pour 15 répondants dont la moitié sont de langue première tamajaq. On rencontre encore des combinaisons plus rares selon les schémas :

langue première – langue religieuse – 1 langue grégaire
langue première – 1 langue grégaire – langue religieuse
langue religieuse – 1 langue grégaire

Il existe une forte corrélation au niveau des deux premières pilules et des choix exprimés quant à la langue souhaitée dans l'enseignement, l'arabe et le français se repoussant l'un l'autre. Il semble d'ailleurs aussi que la cohérence des informateurs n'a pas été ébranlée par des questions différentes : choix libre mais conditionné par un domaine donné (en l'occurrence l'enseignement public) versus choix totalement libre (pilule).

	langues « enseignement »	
langues « pilule »	**français**	**arabe**
1er choix arabe N=705	45%	**64%**
1er choix français N=222	**71%**	42%
2ème choix arabe N=816	37%	**58%**
2ème choix français N=749	**64%**	42%
3ème choix arabe N=526	45%	**50%**
3ème choix français N=999	**51%**	46%

Rapports choix de l'arabe / choix du français

On peut ainsi opposer deux groupes :

- le premier groupe affiche l'arabe en deuxième ou troisième position, accompagné soit de la langue officielle soit d'un véhiculaire : 934 individus, auxquels on doit aussi ajouter les 712 qui ont choisi l'arabe en première position avec une nette préférence pour la langue première et un véhiculaire plutôt que la langue officielle. Ce groupe totalise 1646 individus, soit 36% de l'échantillon total.
- le deuxième groupe a manifesté un choix autour de la langue première, la langue officielle et un véhiculaire, 786 individus, ainsi que langue première et deux véhiculaires : 265, soit au total 1051 individus (23% de l'échantillon).

On dénombre aussi un groupe important manifestant une préférence pour la L1 suivie du français/ de l'arabe et enfin d'une langue grégaire ou d'un grégaire en deuxième position suivi du français/ de l'arabe.

10. Conclusion

Il convient de rappeler, une fois de plus, que les phénomènes décrits ci-dessus ne concernent que l'échantillon lié à l'enquête qui ne représente nullement la totalité de la population nigérienne. Ainsi, des résultats de l'enquête on retiendra que les individus interrogés sont majoritairement multilingues, deux sur 3 parlant le hausa comme langue seconde, 2 sur 5 le songhay-zarma et 1 sur 3 le français. Les locuteurs des deux langues véhiculaires sont les plus nombreux à s'afficher unilingues (56% de hausaphones et 26% de songhay-zarmaphones), alors que l'unilinguisme des minorités ne concerne que les populations menant une vie traditionnelle dans des espaces plus ou moins reculés.

On a relevé encore que les cinq communautés linguistiques interrogées ne révèlent pas des représentations linguistiques convergentes, même si toutes manifestent un attachement important à leur langue première. On pense surtout au penchant plus manifeste des songhay-zarmaphones pour le français mais aussi à celui des kanuriphones pour le hausa. En outre, on insistera sur le fait que la langue officielle est souvent rejetée par les répondants qui n'en ont pas la pratique, spécialement parmi les nomades fulfuldephones et tamajaquophones, les moins nombreux à déclarer le parler. Mais on continue à attribuer au français des qualités qui touchent avant tout aux domaines où il est utilisé sous une forme écrite (école publique, administration et état civil). Il semble bien ici qu'une insécurité linguistique assez fortement exprimée accorde au français des qualités dont les langues nigériennes ne semblent pas encore jouir et que leur caractère soit encore vu comme presque uniquement oral.

L'arabe étant souhaité à l'école publique nigérienne mais aussi dans les désirs des répondants détachés de tout contexte (« test de la pilule »), deux remarques méritent d'être formulées. La première touche au principe de laïcité de la République du Niger qui semble ne pas convenir à bon nombre des répondants qui désirent que leurs enfants acquièrent la langue religieuse à l'école. Enfin, un souci strictement linguistique oblige à s'interroger sur la forme d'arabe à diffuser au Niger, au cas où une décision politique irait dans ce sens.

Puisque les deux langues véhiculaires semblent relativement bien acceptées par les minorités, mais aussi parlées par ces dernières, pourrait se poser une interrogation quant aux éventuelles modalités de leur officialisation. Cependant, si le hausa est standardisé, on doit s'interroger sur la pertinence à enseigner le standard dit « de Kano » aux futurs scolarisés et déterminer quels traits, que l'on qualifiera de « nigériens », pourraient mériter une attention particulière. La même question reste aussi ouverte concernant le songhay-zarma dont l'orthographe, à l'instar des quatre autres langues ici étudiées, a été fixée par la loi. Mais quelle forme enseigner ? La question est ici double puisqu'il s'agit non seulement d'offrir des instruments qui permettent une communication la plus large possible mais qui, en même temps, devraient être acceptés par la majorité, les locuteurs natifs compris.

Références

— CALVET, Louis-Jean, 2001, « Les marchés africains plurilingues la ville comme planificateur linguistique » in *Estudios de Sociolingüística*, 2(2), pp. 57-67.

— OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre, 2000, « Unité et diversité de l'ensemble songhay-zarma-dendi », in *Peuplements et Migrations, Actes du premier colloque international, Parakou, 26-29 septembre 1995*, OUA-CELTHO, Editions du Centre, Niamey, pp. 75-98.

— SINGY, Pascal, ROUILLER, Fabrice, 2001, « Les francophones face à leur langue le cas des Nigériens » in *Cahiers d'Etudes Africaines*, 163-164, XLI (3-4), Paris, pp. 649-665.

— SINGY, Pascal, 1996, *L'image du Français en Suisse romande. Une enquête sociolinguistique en pays de Vaud*, L'Harmattan, Paris.

— SINGY, Pascal, 2000, « Diglossie véhiculaire et représentations linguistiques étude de cas au Niger », in *La coexistence des langues dans l'espace francophone, approche macrosociolinguistique*, AUPELF - UREF, Paris, pp. 117-122.

— TAMISIER, Jean-Christophe (dir.), 1998, *Dictionnaire des Peuples. Sociétés d'Afrique, d'Amérique, d'Asie et d'Océanie*. Larousse, Paris.

— THE WORLD BANK, 2000, *African Development Indicators 2000*, Washington D.C.